

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue Vivienne

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

## THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MODES

Des fantaisies d'une incontestable nouveauté, commencent à paraître : c'est le gilet en peau de Suède avec le col droit et le parement assortis, c'est le galon japonais — une broderie de couleur aux dessins bizarres — c'est la broderie russe, sur velours disposé en bande, bande que l'on applique au bas et au bord de la jupe.

La première de ces fantaisies, adoptée tout de suite par les élégantes, est d'une originalité gracieuse. La peau de Suède conserve sa couleur naturelle, si en vogue, et l'escot ou la belle vigogne avec lesquels on la combine est de couleur sombre, dans les tons : loutre, mordoré, chartreux.

On ne saurait croire combien est joli un costume en vigogne Chartreux avec un gilet en Suède et comme il est séyant. La façon en est simple, mais d'un cachet tout particulier.

La jupe unie est couverte d'une tunique qui retombe en cascades sur les points qui la fixent à la jupe; ces points irréguliers donnent un effet de plis tombants inégaux, d'une légèreté que n'ont pas nos draperies habituelles. Il est entendu que le pouf reste prononcé et que les cascades de plis sont moins largement pincées. Le corsage a une toute petite basque fendue au milieu et à la couture du petit côté. Devant il s'ouvre sur un gilet en Suède boutonné tout le long, par de très petits boutons plats en Suède;

une étroite ceinture en Suède se ferme par une boucle artistique. Sous la ceinture qui prend au delà de la pince, devant, se trouve une petite poche peu profonde mais longue, c'est au-dessus de cette poche que s'arrête le corsage dont les devants jouent sur le gilet; un liseré en peau de Suède au bord du col droit, du

poignet de la manche et au bas du gilet. Cette peau souple prend admirablement bien la taille; la mode du collant n'avait pas encore, même avec le Jersey-Maillot, atteint cette perfection.

La broderie japonaise aux couleurs éteintes est bizarre avec ses dessins en zigzag, ses fleurs étranges et ses grotesques. Elle compose, avec le cachemire et tous les tissus de laine, de jolis costumes de ville d'un cachet particulier. Les bandes se disposent verticalement et se mettent au-dessus de l'ourlet; le col, le gilet, les revers, les parements sont brodés sur l'étoffe même. Le premier costume que nous avons vu était porté par une jeune mariée, toute fière, qu'un industriel ait fait fabriquer cette broderie sous son inspiration.

Jusqu'ici la broderie russe ne sortait pas du domaine de la lingerie,

des robes d'enfants et des fantaisies. Elle semble, aujourd'hui, vouloir se montrer sur nos costumes demi-habillés. J'ignore si cet essai a chance de plaire; quoiqu'il en soit, on en décore avec succès des costumes en lainage et satin combinés.

Ces diverses broderies nous semblent une simple



Costume, vu sous deux aspects et d'étoffes différentes, pour enfant de quatre à six ans.  
Modèle de mesdames Taskin et Guiard, 2, rue de la Michodière.



réminiscence des broderies bretonnes qui furent à la mode, il y a vingt ans; ce fut au retour du voyage que l'Impératrice fit en Bretagne, que leur vogue commença. Rien n'est nouveau sous le soleil, a dit Salomon, et ce proverbe s'applique aux petites choses comme aux plus grandes.

Les façons plates et plissées sont généralement dépourvues de grâce; la femme nous y apparaît comme un long porte-manteau, raide et compassée. Cependant des jeunes femmes sont folles de ce genre de costume, qu'elles portent avec aisance. On choisit pour cette façon, un drap amazone, souple, de belle qualité, gris et noir, bouteille et gris, etc., etc., formant de minuscules petits carreaux ou des petits dessins mélangés, une fantaisie fondue. La jupe se plisse perpendiculairement et l'on y met une manière de draperie-tablet plate, également plissée et perdue de côté. La redingote se compose d'une jupe également plissée, montée par un liseré, au bord du corsage, qui est à pointe avec une petite basque appuyant sur la hanche.

Si les jeunes femmes se rendaient bien compte de tout ce qu'il faut de grâce et d'élégance de taille, pour porter ce costume, bien peu oseraient l'aborder. Il demande une perfection de taille et une désinvolture élégante qui ne se trouvent pas toujours réunies. Cette mode n'est guère bien portée que par les jeunes filles, par quelques rares jeunes femmes, même. Du reste comme toute mode marquante, elle ne durera pas et ne deviendra pas ce qu'on appelle une mode classique, d'un porté courant et commode.

La couleur grise tient toujours la corde, on la porte et on la portera beaucoup cet hiver, aussi bien pour le costume de ville que pour le costume de dîner.

Pour le premier, on combinera un lainage quelconque avec une soierie de fantaisie à rayures veloutées ton sur ton, ou un broché, ou du velours uni ou ciselé. La jupe sera en lainage, et dessus se détacheront des garnitures en velours : quilles, revers ou bandes découpées en créneaux. Ces dispositions seront rajeunies par des franges ou des broderies sur satin, des grelots ou de la passementerie brodée de perles d'acier. On fera la visite assortie au tissu de soie; elle sera courte, ouatée et très richement garnie; nous la préférons en lainage, si c'est une belle vigogne ou un beau cachemire de l'Inde; alors elle recevrait comme garniture, une superbe passementerie en soie et perles d'acier.

Les corsages ont des façons bien variées; nous pouvons dire que toutes les formes sont à la mode, à condition qu'elles soient bien faites et que l'encolure ait son col droit. Corsage à longue pointe, basque ronde, à postillon; corsage-veste que la fantaisie fait plissé, ouvert, fuyant; habit coquet, genre artilleur; corsage châtelaine. Il nous semble que tous les genres de taille trouveront, dans cette nomenclature, une façon qui leur conviendra.

On essaie de faire quelques corsages à longue basque ronde, mais comme ils se rapprochent de la jaquette ajustée, nous ne pensons pas qu'il ait grande chance de succès.

CORALIE L.

#### EAU ET POMMADE VIVIFIQUES. — ELIXIR DENTIFRICE

De A. B., chimiste, 5 bis, rue des Rosiers.

Ces excellents produits que nous ne recommanderons jamais trop, sont les meilleurs cosmétiques dont on puisse faire usage, le premier dans les maladies du cuir chevelu et l'élixir dans les affections de la bouche. L'eau et la pommade vivifiques, non seulement arrêtent la chute des cheveux, quelle qu'en soit la cause, mais encore les fait repousser aux places dégarnies à la suite d'une maladie ou par le poids des faux cheveux. Une application de pommade tous les soirs, deux ou trois lotions d'eau par semaine suffiront. Il est nécessaire, après un bon résultat, de continuer les applications de pommade en les éloignant; n'en plus faire que deux ou trois par semaine et une lotion d'eau. En suivant ces prescriptions, nos lectrices conserveront leurs cheveux dans un état parfait, et ceux décolorés prématurément, reprendront leur couleur primitive. L'Elixir dentifrice vivifique arrête la carie des dents, les blanchit, raffermi les gencives, et momentanément, on calme une rage de dent en introduisant dans la cavité un peu de coton imbibé d'élixir. C'est parce qu'il faut une grande prudence dans le choix des cosmétiques qui ont sur l'hygiène une influence sérieuse, que nous engageons nos lectrices à se servir des produits vivifiques dont nous avons expérimenté l'excellence.

#### MACHINES FRANÇAISES

H. Vigneron et C<sup>ie</sup>, 70, boulevard de Sébastopol.

La Compagnie Française, sous l'habile direction de M. Vigneron, marche de succès en succès, et chaque nouvelle exposition affirme le mérite réel et la supériorité de la machine H. Vigneron. La machine n° 2 a son utilité dans toutes les familles. Son mécanisme dépourvu de toutes difficultés peut être manié par la main la plus inexpérimentée. Le mouvement en est doux et la mise en marche facile. Sans guide, elle fait les travaux les plus minutieux; elle brode, plisse, soutache avec une facilité merveilleuse.

La Favorite des Dames, la Canadienne sont d'excellentes machines qui marchent à la main ou au pied.

#### CORSET ANNE D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE

De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, 12, Paris.

En ce moment où l'on s'occupe de réorganiser sa toilette, avant de livrer sa taille à la couturière, il faut faire faire un corset neuf, et qui soit l'expression de la mode actuelle : taille longue, hanches effacées. Nos abonnées trouveront dans la ceinture Régente de mesdames de Vertus sœurs, un auxiliaire charmant d'élégance et de coquetterie, et dans le corset Anne d'Autriche une façon qui s'allie aux costumes d'apparat, de dîner et de soirée. Les deux conviennent à toutes les tailles et méritent le succès qu'ils obtiennent. Aux femmes un peu fortes, nous conseillons le corset Anne d'Autriche, parce qu'il soutient, parce qu'il efface les formes trop prononcées. Il amincit et donne une tournure dégagée. La Ceinture Régente dans ses mignonnes proportions, soutient et développe la taille avec grâce.





*Falconer imp. Paris.*

4490

## Journal des Demoiselles

Modas de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Étoiles de M<sup>me</sup> TURLE, 9, r. de Clugny - Chapeaux de M<sup>me</sup> BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier - Ceinture  
Négont et Corset Anne d'Autriche de M<sup>mes</sup> de VERTUS, 12, r. Aubert - Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN,  
15, r. de la Paix - Machines à coudre de la C<sup>ie</sup> Française, H. VIGNERON, 70, 13, Sébastopol.



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 133 et 135).

*Costume pour enfant de quatre à six ans* (vu sous deux aspects et d'étoffes différentes). — La façon bouffante, avec une robe plate, boutonnée derrière. La robe brochée est en vigogne, avec un bouffant chemisette, des quilles plissées et un pouf en surah. Col-pèlerine en dentelle : prix, 40 fr. L'autre avec la même façon est en velours bleu, avec le devant en cachemire ciel, et coûte 60 fr.

*Costume en vigogne double réséda foncé, orné de broderie en soie chenillée sur velours.* — Jupe en vigogne avec un plissé et trois rangs de broderie sur velours. Polonaise en vigogne avec gilet en velours, col et parement de la manche brodés. Le bord des devants a deux plis couchés de chaque côté du gilet, et la largeur, sous la taille, donne des plis qui se perdent dans le relevé de côté. Un pouf tombant.

*Costume en drap amazone bronze.* — Sous-jupe en taffetas, au bord un bouillon tendu. La jupe en drap est plissée au milieu du tablier et sur les côtés, de larges plis creux décorés d'une belle broderie en soutache de deux tons. Ces plis inégaux de largeur sont séparés par quatre plis couchés, resserrés en quille vers le haut. La polonaise en drap a un gilet en velours cerné de revers brodés, et à la manche un petit bouillon surmonté d'un revers intérieurement échancré. Les draperies s'ouvrent devant, celle de gauche pincée de plis à la pointe, est fixée dans une boucle artistique, au côté de la taille.



Costume en vigogne double réséda foncé orné de broderie — Costume en drap amazone bronze orné de soutache.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4490

COSTUMES DE VISITES

*Costume en cachemire bleu et pékin de soie, à rayures glacées et rayures ottoman.* — Jupe en pékin plissée de plis couchés, de manière à ce que la rayure glacée et la rayure ottoman, fassent alternativement le dessus du pli; au bas de la sous-jupe en taffetas un plissé en pékin. La tunique est en cachemire bleu; le dos, façon princesse, est plissé de larges plis creux, et dessous s'arrête le relevé de la draperie-tablier, laquelle est le prolongement du corsage. Col droit et chemisette en batiste crème brodée à jour. Parement de la manche assortie. — Bottes en peau mordorée. — Gants de Suède. — Chapeau en feutre beige, garni de plumes et de velours bleu.

*Costume en velours brique très foncé et ottoman*

*assorti.* — Jupe en velours brique, drapée d'une tunique en ottoman chiffonnée en pouf. Le corsage à pointe est en ottoman, avec un biais en velours au bord, dépassé par un large tuyauté en ottoman qui s'arrête à la pointe du dos, sur laquelle pointe s'agrafe le pouf. Un plastron plissé, de chaque côté, de deux plis plats. A l'encolure montante échancrée carrément, un col en velours. Un parement à la manche ronde. — Bas de soie et souliers vernis. — Gants de chevreau. — Collerette et sous-manche plissées. — Chapeau en feutre gris, orné de plumes grises et brique, et de velours disposé en bracelet autour de la calotte. Des coques en l'air.



## CHRONIQUE

Les exploits des journalistes. Une digestion laborieuse. Deux paladins d'un nouveau genre. La vengeance d'une chroniqueuse. — La fausse vente de Sarah-Bernhardt. Tout est perdu sauf... le mobilier. — L'Académie Française à Saint-Roch. Les sans-culottes et les tricotteuses à Saint-Nicolas-des-Champs. La première exposition de tableaux de la saison. Le *Nouveau-Cercle*.



ES journalistes ont fait passablement parler d'eux, durant cette quinzaine maussade et déjà froide. Comme vous le savez, sans doute, quand on parle beaucoup des gens, ce n'est pas toujours pour en dire du bien.

D'abord la fête de charité (?) des Tuileries dont je m'étais permis, dans ma dernière Chronique, de critiquer certains détails, a fait un bruit sur lequel ses organisateurs ne comptaient guère. Passe encore, si ces messieurs se contentaient de dîner aux frais de la recette, a-t-on dit. Mais ces enfants gâtés de la philanthropie ont poussé l'art des déductions jusqu'à se faire payer la voiture qui les conduisait au dîner, et le chevreau dont ils gantaient correctement leur main charitable avant de l'offrir à leurs charmantes invitées.

La caricature s'en est mêlée. Où allons-nous, mon Dieu ! si elle touche aux journalistes ! Tous les Parisiens ont pu voir — et acheter pour dix centimes — un dessin représentant la scène suivante : une veuve et un orphelin, à genoux à la grille des Tuileries, tendent les mains pour recevoir leur part du produit de la fête. Par dessus les barreaux, un monsieur fort bien mis leur passe... un paquet de carottes.

Quand il ne sera plus question du choléra, la même caricature pourra servir avec une légère modification. Au lieu d'indigents affamés, l'artiste n'aura qu'à figurer un groupe de lecteurs, et le légume symbolique ne sera pas moins en situation.

Il y a aussi l'incident Arène-Lefèvre.

M. Lefèvre a imprimé sur les femmes Corses des choses désobligeantes. M. Arène, journaliste et député de la Corse, a pris la défense du sexe faible de sa circonscription, ce dont nous ne pouvons que lui savoir gré. Mais la correspondance échangée entre ces messieurs n'était pas faite pour charmer nos oreilles délicates.

« Polisson », « obscur goujat », « pitoyable drôle », « infect monsieur » sont des épithètes mal venues dans un tournoi d'éloquence en l'honneur des dames. D'ailleurs le tournoi a fini en râclée. On s'est donné des horions et l'un des adversaires a été mordu. Jusqu'ici je n'ai point entendu dire qu'il soit devenu enragé. Mais les crieurs de nouvelles, ces fâcheux hérauts du ruisseau, ont fait retentir pendant deux jours les quatre coins de Paris du nom de ces deux journalistes.

Quant à l'honneur des femmes Corses, un troisième

confrère vient de le laver, ces jours-ci, dans un long article. Pendant quatre mois, dit-il, j'ai parcouru le territoire de l'île fameuse. Eh bien ! je déclare qu'on m'y a résisté beaucoup mieux qu'à Paris.

Enfin, pour achever la série, une autre scène du même genre, à trois personnages, a égayé le boulevard, avec cette innovation intéressante que l'un des pugilistes était une dame... hélas ! une dame qui écrit des chroniques. Son nom et son pseudonyme ayant été publiés dans tous les journaux, je crois inutile de déclarer que ce n'est pas Constance qui a levé la cravache, au fond d'un estaminet, sur le jeune journaliste dont elle avait à se plaindre. Celui-ci porte le nom d'une amie illustre et malheureuse de Marie-Antoinette. Croyez-donc encore à l'influence monarchique !

\*\*\*

Les créanciers de Sarah Bernhardt lui ont joué un bien mauvais tour, l'autre semaine, en faisant saisir son mobilier et en en publiant la vente.

Combien de Parisiennes se sont monté la tête quand elles passaient, avenue de Villiers, sous la grande baie du petit hôtel dont la vigne folle — emblème trop bien trouvé ! — cache aux trois quarts la façade. Si celles-là ont fait comme moi, si elles ont profité de l'occasion pour visiter l'asile mystérieux de la comédienne, leur imagination doit être calmée à l'heure qu'il est. Quoi ! c'était cela, ces tentures funèbres de velours noir ornementées d'argent, cet élégant fouillis de bibelots rares égayés de têtes de mort ! Pauvres crânes blanchis ! au milieu de ces oripeaux, de ce clinquant, de ces verroteries, ils avaient perdu toute leur majesté funèbre. Le fameux cercueil n'était pas là, ce qui désappointait visiblement quelques-uns de ces touristes Anglais que l'on trouve en face de toutes les ruines, petites ou grandes. Mais ce qui achevait de déconcerter ces insulaires, pour qui le luxe de la table est le premier de tous les luxes, c'était l'étalage absolument piteux d'une vaisselle et d'une batterie de cuisine dont un curé de campagne se contenterait à peine.

« No wonder, disait l'un d'eux, she was so thin ! »

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que la vente n'a pas eu lieu car, à l'heure indiquée, on a vu poindre, au lieu du commissaire priseur et de son marteau, un messenger invitant tout le monde à s'en aller.

« A la bonne heure, me dit alors un grand industriel, créancier et ami de la dame. C'était de la barbarie. Elle ne doit plus que cinq cent mille francs ! »

Le fait est que c'est une misère, une simple misère. Mais si on a laissé à Sarah son mobilier, on a fortement diminué son prestige. Quant à moi, je l'avoue, si jamais il m'arrive de revoir Lady Macbeth présidant le banquet royal, troublé par la sanglante apparition de Banquo, je songerai malgré moi à certaine saucière



à filet vert qui faisait si triste figure, l'autre jour, entre un huilier poudreux et un poëlon à l'étamure insuffisante.

\*\*\*

Il s'est fait beaucoup de bruit dans deux églises, à huit jours de distance, au commencement du mois.

A Saint-Roch, le curé de la paroisse a eu l'idée fort chrétienne de prier pour l'âme d'un paroissien qui fit jadis quelque bruit dans le monde sous le nom de Pierre Corneille. Il a fait plus. Il a invité l'Académie à la messe, et nos Immortels ont eu le temps de se demander, pendant l'absoute, si, dans deux siècles, l'Académie d'alors viendra voir encenser leurs catafalques. A mon faible jugement, trois motifs pourront empêcher des manifestations de ce genre.

Le premier, — on va me trouver bien hardie — et le plus probable, c'est l'oubli. Je n'oserais point affirmer que MM. Dumas et de Bornier tiendront encore l'affiche, sur la fin du vingt-unième siècle avec la *Dame aux Camélias* et la *Fille de Roland*. Je passe sur un sujet trop délicat pour qu'il convienne de m'y étendre.

Il est à peu près aussi probable que, dans deux siècles, nos descendants connaîtront l'Académie Française comme nous connaissons les Cours d'Amour : pour en avoir entendu vaguement parler. Déjà, de nos jours, sur dix personnes en dehors de la classe ouvrière, il en est huit qui se sont fait imprimer, ne fût-ce que sous forme d'un « écho » secrètement adressé au *Gil Blas*. Dans cent ans, ce qu'on appelle *tout le monde*, hommes ou femmes, aura publié son roman ou fait jouer sa pièce. Quel sera, dès-lors, le prestige de l'Académie, ou même sa raison d'être ? Autant vaudrait offrir à chacun des Parisiens qui se rendent à la Bastille par l'omnibus, une médaille commémorative de leur voyage.

Enfin, à en juger par les scènes qui se sont passées l'autre jour à Saint-Nicolas-des-Champs, il serait téméraire d'affirmer qu'il y aura encore des églises à Paris dans deux siècles. On a pu voir, le 6 octobre 1884, des hommes fumer leur pipe dans une chaire et des mères manger des pommes de terre frites sur un autel, le tout au cœur de Paris, en pleine tranquillité matérielle et sans l'excuse de la moindre barricade. Il me semble que, de ce tabac et de cette friture à la démolition pure et simple, la distance n'est pas énorme. Certes Celui qui sait tout a prédit que l'Eglise ne périra point. Mais il n'a point affirmé que les temples de

Pierre et de marbre resteront debout. Il y a quinze jours, dans une relation de voyage publiée ici même, on nous parlait de ces pauvres bonzes qui chantent leurs hymnes dans une hutte de paille adossée aux ruines des vieux sanctuaires. Qui nous dit que, dans deux siècles, le successeur du Cardinal Guibert n'officiera point dans quelque cabane en planches dissimulée derrière les décombres, dans un coin du Parvis Notre-Dame ?

\*\*\*

En attendant le soleil se lève et se couche, comme d'habitude, sur cette ville étrange où l'on rencontre, à la distance d'un jet de pierre, les raffinements du siècle de Périclès et les agitations houleuses du flot des Vandales. Paris n'est plus ce qu'il fut à certaines époques, mais il est encore, peut-être, la première ville du monde.

Déjà sa vie intellectuelle a recommencé avec la rentrée des écoles. On s'en aperçoit aux omnibus circulant partout avec leurs doubles rangées de jeunes têtes que domine le chapeau haut de forme du *pion*, de même qu'on voit la cheminée d'une fabrique s'élever majestueusement au-dessus des toits de l'usine.

La vie politique s'est réveillée à son tour, mais cela vous intéresse peu.

Enfin la vie mondaine se manifeste déjà par de légers symptômes. Quelques élégantes, de celles qui trouvent toujours le moyen d'être sur le chemin des reporters, se sont montrées à la salle Petit où les tableaux de la galerie d'une dame archi-millionnaire recommencent la série des exhibitions picturales. C'est dans un but charitable que ces tableaux ont fait le voyage de la rue de Sèze. C'est fort heureux pour les pauvres et fort heureux aussi pour les femmes du monde qui, sans cela, eussent été condamnées à ne plus revoir ces chefs-d'œuvre, parmi lesquels la *Salomé* de Regnaut nous éblouit et nous étonne, comme le premier jour où elle nous apparut, forçant tous les regards à caresser le fameux satin jaune de sa draperie. Et, pour finir, j'enregistre le réouverture de l'ex-Club de la rue Royale, que ses parrains ont baptisé, sans grands frais d'imagination, du nom de *Nouveau Cercle*. Dans cinquante ans, le titre sera quelque peu démodé. Mais on peut dire que le Pont-Neuf s'appelle toujours le Pont-Neuf et ne s'en porte pas plus mal pour autant. Puisse le nouveau Cercle avoir la vie aussi solide !

CONSTANCE.

## ÉNIGME

Sans pitié l'on m'a bannie  
Du parterre, du jardin.  
En chœur et partout honnie,  
Je fléchis sous le dédain.  
Au pied des murs qui s'écroulent,  
Le long du chemin désert,  
Les chèvres en passant foulent  
Mes tiges d'un sombre vert.  
Mon terne feuillage pique ;  
Ma fleur manque de beauté ;  
L'épithète qu'on m'applique  
Me taxe de cruauté...  
Mais si le pilon me broie,  
Je deviens, chacun l'a vu,

Qu'on le nie, ou qu'on y croie...  
Un objet d'attrait pourvu :  
Le poète ému caresse  
Mon épiderme soyeux  
De sa plume charmeresse  
Qui fait pleurer tous les yeux ;  
J'annonce le mariage  
Et la naissance et la mort...  
A tout genre de pliage  
Je me prête, c'est mon sort.  
Et, mutation dernière,  
Début d'un autre destin :  
Un crochet de chiffonnière  
Me ramasse un beau matin.





3230

COSTUMES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU  
COSTUME DE FILLETTE, DE MESDAMES TASKIN ET GUIARD, 2, RUE DE LA MICHODIÈRE

*Costume de petite fille, lainage crème et velours bleu.* — Robe en lainage crème, la jupe plissée avec un point anglais sur l'ourlet et un bouffant, soulevé par une ceinture en satin bleu, nouée derrière de deux coques. Jaquette officier en velours bleu; les devants fuyant sur le bouffant sont décorés tout le long, ainsi que la poche, de boutons dorés. L'encolure, dégagée en pointe, reçoit un col à revers en lainage, parements assortis; col et parements brodés d'un point anglais.

*Costume en cachemire gros vert et tissu rayé.* — La jupe est fond gros vert à rayures bleues, vertes, rouges et or; au bas un tuyauté. La tunique, en cachemire brodé, forme, à gauche, comme un panneau fuyant, relevé un peu haut dans le pœuf; une petite pointe drapée sur la partie supérieure forme panier; le

tout garni de boules en velours. A droite une draperie rayée vient se mêler à la tunique et au pœuf. Au corsage à pointe une chemisette en lainage et sur la chemisette, d'un côté, un revers en velours gros vert; col droit en velours. A la manche, une draperie en lainage, prise extérieurement sous un parement en velours arrêté par un nœud piqué de boules.

*Costume en escot bleu et lainage mastic, broché de pavés veloutés bleus.* — Jupe bleue indéplissable, drapée d'une pointe-châle mastic, garnie d'une épaisse broderie écrue; dessus, pose une draperie bleue relevée dans la tunique, pouffonnée, qui est bleue. Corsage en escot bleu, à basque gilet appliquée d'un revers mastic; col-châle et parement de la manche mastic. Col et poignet de la manche en velours bleu; jabot de dentelle; une broderie au bord de la basque.





COSTUMES DE VILLE, DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 16, RUE GLUCK

*Costume en grosse roulrière grenat uni et même étoffe à rayures éteintes.*—Jupe en taffetas ornée d'un plissé tuyauté surmonté d'un bouillonné, sur lequel pose le bout des longues dents de la seconde jupe, qui est en roulrière rayée, et plissée verticalement; au contour un fin plissé et deux motifs en passementerie à la profondeur des dents, sur le dessus du pli. Tablier en roulrière unie orné d'une frange treillage et tunique très pouffonnée. Corsage à basque, la basque échancrée sur le côté du devant. Au bord une frange. Chemisette en satin serrée de fronces sous la poitrine, à la taille et à la pointe du corsage, où elle se termine. Col droit. A la manche un parement ouvert sur un poignet à rayure.

*Costume en drap beige, pour fillette de 6 ans et plus.*—Jupe en velours grenat garnie de deux plissés en drap beige; robe en drap beige à longue basque rapportée, plissée derrière de gros plis rapprochés qui forment

tournure. Le devant du corsage est plissé de chaque côté d'un plastron en velours, qui descend jusqu'à la basque rapportée; là, un flot de ruban de satin, un autre flot à l'encolure. A la manche un parement en velours, échancré dessus.

*Costume en broché vieil or et drap amazone feutre.*—Jupe en taffetas avec deux plissés en drap, tout le devant couvert par une jupe plate en broché; à partir des côtés, la jupe se compose de bandes alternées en drap et en damassé, plissées verticalement; sur ces bandes retombe le drap de la tunique qui fait pouf. Sous ce drap, se perd un ornement en damassé, pincé à droite dans une traverse qui découvre le haut de la jupe plissée de ce côté-là. Corsage à longue pointe; pouf agrafé dessus. Un grand revers en damassé traverse diagonalement la taille; au bord droit une dentelle; au bord gauche une spirale qui prend du col droit, qui est en damassé. A la manche draperie chiffonnée de dentelle.



## GAÉTANE

(SUITE)



APRÈS des deux jeunes filles était assis un jeune homme que je jugeai le frère de l'une et le cousin de l'autre; c'était le fils de madame Rinalfi. Sa ressemblance avec la signorina aux cheveux noirs trahissait le lien qui l'unissait à elle, tandis que la politesse chevaleresque et affectueuse dont il usait envers sa blonde parente, me fit supposer qu'il était son fiancé.

La conversation eut lieu en français, par égard pour mon ignorance, et la maîtresse de la maison la soutint fort couramment, en dépit de quelques italianismes. La nationalité de mes hôtes s'accroissait davantage dans le langage comme dans le type de Carlo, tandis que sa cousine, mademoiselle Gaétane, parlait un français si pur qu'à peine quelques inflexions décelaient-elles son origine.

Tout devenait étude pour moi dans cet intérieur milanais, le premier qu'il me fût donné de contempler à loisir, et maintenant que j'étais familiarisé avec ma situation, j'aurais trouvé l'aventure charmante si ma pauvre belle-sœur n'eût été clouée sur son lit.

Un autre sujet aussi me préoccupait vaguement.

En certain cas, je suis doué d'une sorte de seconde vue qui n'est peut-être que la perspicacité aiguisée par l'amour-propre. J'analyse rapidement les sentiments qu'on n'exprime pas, je comprends la portée d'un geste, d'un regard qui ne semble pas me concerner, je dissèque sans peine l'âme qui s'enveloppe d'une triple cuirasse, je possède enfin ce genre d'intuition qui fait apprécier les amis et reconnaître les ennemis.

Quand je rentrai à Milan, ce soir-là, j'étais convaincu que madame Rinalfi et sa fille éprouvaient pour leur commensal français une sympathie inspirée par leur extrême bienveillance; mais j'étais non moins persuadé que ma présence avait paru importune à mademoiselle Gaétane, et pis encore à son cousin.

## III

Quinze jours avaient passé et Lucie ne quittait pas encore sa chambre.

Tant d'instances s'unissaient aux ordres formels du docteur, qu'elle n'osait pas parler de rentrer à Milan, d'autant plus que Charles, sérieusement effrayé, se joignait à notre excellente hôtesse pour lui imposer un repos absolu.

Je n'aurais pu me soustraire complètement à cette courtoise hospitalité, sans blesser madame Rinalfi et

peiner mon frère; je soupais donc chaque soir à la villa, tout en persistant à n'y pas demeurer.

Plusieurs motifs fortifiaient en moi cette dernière résolution, et le moindre de tous n'était pas l'antipathie que je démêlais chaque jour davantage sous la froide courtoisie de Carlo.

Pourquoi le jeune Rinalfi ne me parlait-il jamais sans que sa voix trahit l'effort, sans que ses manières dénotassent la contrainte? Pourquoi son œil noir s'allumait-il à ma vue, alors qu'il croyait m'en dissimuler l'éclair? Pourquoi restait-il avec affectation auprès de sa sœur et de sa cousine, lorsque j'étais là, quand — je le savais — il ne leur tenait jamais compagnie en mon absence?

La solution la plus logique que je puisse donner à ce problème n'ayant rien de flatteur pour moi, j'en cherchais une autre, et jusqu'à présent je la cherchais en vain.

Lucie, qui était enchantée de ses jeunes gardes-malades, saisissait entre les deux cousines la nuance qui m'avait frappé dès le premier soir. Elle me répétait que mademoiselle Ginevra possédait le plus délicieux caractère qui fût au monde, et que son âme angélique se peignait sur son visage idéal. Mademoiselle Rinalfi consacrait à la blessée tous les moments dont elle pouvait disposer, et rien n'égalait son aimable bonne grâce. Mademoiselle Gaétane venait plus rarement, et soit pour ce motif — nous gagnons généralement à nous faire désirer — soit parce qu'elle parlait mieux notre langue, Lucie m'avouait tout bas qu'elle la préférerait encore à la patricienne qui la soignait comme une sœur de charité. (Ce mot de patricienne exige une explication: j'oubliais de dire que la famille Rinalfi est fort noble et descend des Sforza par les femmes.)

« Mademoiselle Gaétane paraît bien froide, objectai-je à ma belle-sœur.

— Je suis persuadée qu'elle ne l'est pas, et j'aime la réserve de ses manières, en opposition avec la pétulance méridionale.

— Croyez-vous — j'hésitai un peu — croyez-vous qu'elle soit fiancée à son cousin? »

Lucie eut un sourire énigmatique.

« Non, répondit-elle laconiquement.

— Mais pourtant...

— Mon cher Maurice, croyez-en mon tact de femme; Gaétane n'est pas promise au signor Carlo, elle ne l'épousera jamais. »

Le même sourire qui déjà m'avait agacé, reparut sur les lèvres de ma belle-sœur; et n'ayant pas le droit d'être nerveux en ma qualité d'homme, je la quittai pour ne pas lui laisser voir mon dépit.

Ce soir-là, je me trouvais au salon avec la famille Rinalfi, lorsqu'en feuilletant machinalement un album,



je remarquai un dessin qui éveilla en moi comme un souvenir confus.

Peu à peu, il me sembla que ce paysage m'était familier; il ne reproduisait certainement pas la nature italienne, et quelques vers français, qui l'accompagnaient, achevèrent de me convaincre que cette vue avait été prise en France.

J'émis cette idée et mademoiselle Ginevra, qui brodait près de la table, me répondit avec son charmant sourire :

— N'est-ce pas que Gaétane est une femme supérieure? Comme ce dessin, cette poésie est son œuvre; vous ne vous en seriez pas douté? »

Je m'extasiai sincèrement; ce passage doux et harmonieux dénotait une main habile, et les vers n'eussent pas été désavoués par un de mes compatriotes. Mais quand je voulus exprimer mon enthousiasme à l'artiste-poète, je rencontrai un regard qui me désarçonna complètement.

« Mademoiselle votre cousine, n'a-t-elle pas appris notre langue en France? demandai-je quelques instants plus tard à la sœur de Carlo.

— Oh! non, elle n'y est jamais allée, et le dessin que vous avez vu est une copie... Mais ma cousine lit beaucoup en français et s'intéresse au mouvement littéraire, tout comme si elle habitait Paris.

— C'est étrange, murmurai-je sans avoir conscience de mes paroles. »

Mademoiselle Rinalfi leva les yeux comme si elle eût voulu commencer une phrase; mais elle se tut et son regard s'attacha de nouveau aux caprices de sa broderie.

« Et vous, Mademoiselle, aimeriez-vous à voir la France? »

— Plus que tout autre pays si je devais voyager, répondit-elle avec sa simplicité souriante, mais l'Italie suffit à mon ambition comme à mon bonheur. N'est-ce pas qu'elle est belle, notre terre embaumée de parfums et de souvenirs? Nous l'aimons pour le passé et pour les joies qu'elle nous donne, pour sa gloire et pour ses malheurs; nous l'aimons parce qu'elle renferme la capitale du monde et des âmes. On a dit : « Voir Naples et mourir! » C'est à Rome que devraient s'appliquer ces paroles. »

Le regard de la jeune fille avait des lueurs humides, son front s'éclairait, sa voix vibrait à son insu; à l'entendre et à la voir, je compris la puissance d'enthousiasme et d'énergie que possèdent les femmes de sa race.

« Oui, votre Italie est une terre magique, fis-je en élevant un peu la voix pour être mieux entendu de ceux qui semblaient nous écouter. Mais je ne m'attendais pas à cette surprise de retrouver ici non seulement tout ce qui constitue l'originalité d'une villa italienne, mais encore des souvenirs si fidèles de mon propre pays. »

En prononçant ces mots destinés à d'autres oreilles qu'à celles de mademoiselle Ginevra, je posai le doigt sur le paysage de l'album : je le reconnaissais maintenant, c'était une vue du coin natal.

« Se pourrait-il?... fit madame Rinalfi, subitement intéressée.

— Madame, ce ruisseau coule à une demi-lieue de la maison où je grandis, et ses rives fort pittoresques,

comme vous voyez, furent témoin de mes premiers exploits cynégétiques. Plus d'un coup de fusil fut adressé par votre serviteur aux canards sauvages qui voguent sur cette onde paisible.

— C'est étrange, répéta à son tour madame Rinalfi — et dans son ton d'ordinaire si placide, il y avait un monde de sous-entendus. »

Les yeux noirs de mademoiselle Gaétane semblaient m'interroger, bien que ses lèvres restassent closes; et dans ce regard indéfinissable, je ne retrouvai plus l'expression presque dure qui m'avait troublé un instant plus tôt. Pour couper court à l'embarras que je sentais peser sur notre petit cercle, je me mis à parler de mon enfance, de la campagne qui venait d'être rappelée à ma mémoire; c'était un sujet qui me tenait au cœur, et l'attention qu'on prêtait à ces simples confidences me fit oublier que je m'entretenais bien longuement de moi-même. J'évoquai l'image vénérée de mes parents, des amis qui avaient partagé leur vie de province; et le nom du marquis de Valjoie me vint aux lèvres.

Au moment où je traçais avec un respect attendri le portrait de ce digne vieillard et celui de la sympathique marquise, belle sous sa couronne de cheveux blancs, mes yeux se portèrent sur mademoiselle Gaétane, et je restai effrayé de sa pâleur rigide.

Je ne sais comment se termina ma phrase : d'une façon assez incohérente sans doute; décidément je n'étais pas heureux ce soir.

« Le nom que vous venez de prononcer ne nous est pas inconnu, dit madame Rinalfi d'un ton un peu contraint. Vous n'êtes pas d'ailleurs le premier Français que nous ayons l'honneur de recevoir à notre table.

— La manière dont vous daignez m'accueillir me prouve que vous voulez bien accorder quelque sympathie à ma nation, fis-je en m'inclinant avec toute la courtoisie requise.

— La nation française est aimable, qui en doute? Mais en l'admirant, il est sage de la craindre... ou mieux de s'en défier. »

Carlo était sorti du salon après avoir lancé cette remarque ironique, et je l'imitai bientôt, peu désireux de rester dans une société où soufflait un vent aussi hostile.

Mes paroles, si simples pourtant, avaient évidemment ému mademoiselle Gaétane; mais en quoi pouvaient-elles blesser son cousin au point de m'attirer cette sortie presque inconvenante? Il y avait un mystère dans cette maison, et je me sentais intrigué plus encore que froissé.

En quittant mon frère, chez lequel je m'étais un peu attardé, je me trompai de couloir et passai devant une porte que je reconnus pour celle d'une tribune grillée, donnant sur la chapelle où l'on célébrait la Messe le dimanche — comme c'est l'usage dans certaines maisons italiennes. Cette porte était entr'ouverte; je ne sais quelle curiosité irréfléchie me porta à jeter un coup d'œil dans le petit sanctuaire que baignaient les blanches clartés de la lune.

A genoux devant l'autel, une femme priait, le visage caché dans ses mains; au léger mouvement de ses épaules, je compris qu'en priant, elle pleurait, et un bruit de sanglot monta jusqu'à moi dans le silence de la chapelle.



J'avais reconnu Gaétane — l'or bruni de ses tresses l'eût désignée entre mille — et un remords me mordit au cœur : n'était-ce pas moi qui avais altéré sa sérénité de jeune fille ?

Je comprenais que j'étais coupable, sans me rendre un compte exact de ma faute, et je demandai instamment au ciel de rendre la paix à cette enfant, fût-ce au prix de mon bonheur. Jamais encore invocation si fervente n'avait jailli de mon âme.

Je m'éloignais doucement quand dans l'ombre à peine éclairée du corridor, je rencontrai Carlo ; nous n'échangeâmes pas une parole, mais je vis briller son œil perçant, et cette lueur me sembla presque sinistre : il y avait une menace ou un défi dans ce regard.

## IV

Mademoiselle Gaétane portait-elle le nom de famille de sa tante ? C'est ce que ni Lucie, ni moi nous n'avions pu encore savoir.

Dès les premiers jours, ayant une fois l'occasion de nommer la jeune fille en sa présence, je m'arrêtai indécis, presque interrogateur, et elle me dit, de sa voix un peu railleuse :

« Appelez-moi Mademoiselle Rinalfi. »

Cette courte phrase me fit longuement réfléchir ; il y avait quelque chose d'énigmatique dans la cousine de Carlo, et la curiosité respectueuse que m'inspirait cette énigme donnait un intérêt nouveau à ma vie.

Sans m'en apercevoir, je ne m'ennuyais plus.

Un matin, j'avais quitté Milan de bonne heure et j'errais un peu au hasard dans la campagne, en ayant soin toutefois que les caprices de ma promenade ne m'écartassent pas trop de la villa qui demeurait mon objectif.

Et je pensais à un incident qui s'était produit la veille, incident futile peut-être, mais assez étrange et dont je ne pouvais écarter le souvenir.

J'étais à la villa ; en venant chercher au salon un livre pour ma belle-sœur, j'entendis un chant doux et mélancolique, qu'accompagnaient quelques accords voilés ; les paroles étaient françaises et l'accent qui les prononçait m'émut profondément. Une portière me séparait seule de la musicienne ; je commis l'indiscrétion de m'arrêter et d'écouter. Soudain, un pas rapide résonna derrière moi et une main se posa sur mon épaule ; je me retournai, à la fois irrité et confus d'avoir été surpris et d'être abordé de cette manière ; mes yeux rencontrèrent ceux de Carlo dont les lèvres blanchies tremblaient.

« Que faites-vous ici ? dit-il en s'efforçant d'atténuer par le ton ce que ses paroles avaient de blessant pour un hôte.

— Vous le voyez, j'attends que Mademoiselle votre cousine ait fini de chanter pour entrer au salon, où l'on m'a prié de chercher un livre. »

Carlo s'éloigna sans ajouter une parole, mais le bruit de nos voix avait troublé la chanteuse ; la mélodie s'était éteinte et quand mademoiselle Gaétane passa près de moi, il me sembla que les larmes qui tout à l'heure tremblaient dans son accent couvraient maintenant ses joues.

Tout en réfléchissant à ce fait et à plusieurs autres, j'arrivai dans un village singulièrement coquet et pittoresque, sous la radieuse lumière qui l'enveloppait de rayons et de chaleur. Les hommes étaient aux champs, les femmes vquaient aux soins peu multiples de leur ménage, et rien ne troublait le silence de la rue, si ce n'était parfois l'abolement d'un chien étonné de me voir, le cri enroué d'un coq, ou la voix fraîche de quelque enfant qui en appelait d'autres pour les convier au curieux spectacle que leur offrait ma personne.

Ces maisons blanches, ces bambins habillés de haillons aux couleurs vives, cette nature à la fois agreste et riche et ce ciel inondé de soleil produisaient un ensemble plein d'harmonie ; tout y était éclatant, méridional, et le charme du contraste, qui est dans un paysage ce que l'ombre est à la lumière d'un tableau, résidait dans les cimes lointaines dont les neiges se mêlaient à l'azur doré de l'horizon.

J'arrivai devant une petite église aussi simple, aussi riante que le hameau qui lui servait de cadre, et j'y entrai suivant mon invariable coutume. Madame de Staël n'a-t-elle pas dit que l'église est le plus patriotique de tous les monuments ? Je suis de son avis, et lorsqu'un clocher ou un dôme surmonté d'une croix se trouve sur ma route, je m'arrête ; ce seuil que franchirent des générations successives aux heures douloureuses comme aux heures bénies, garde quelque chose du passé et résume l'histoire de l'homme dans la sphère supérieure de son être. A travers les siècles et les peuples, il y a une mystérieuse affinité entre ceux qui souffrent et ceux qui croient.

Le temple était désert, car l'heure matinale de la messe était depuis longtemps passée ; mais l'office avait dû être célébré avec quelque pompe, car le petit sanctuaire baigné de leurs roses était encore tout embaumé d'encens.

J'en fis le tour, lisant les noms de ceux qui reposent sous les dalles de marbre, m'intéressant à ces inconnus qui luttèrent avant nous et tombèrent pour nous faire place sur l'arène de la vie.

J'aime cette coutume italienne qui place les morts dans l'asile de la paix ; il doit être doux de sentir les siens protégés par la prière de tous, et en s'agenouillant sur leur tombe, de pouvoir regarder l'autel.

Tandis que je continuais de lire les inscriptions latines ou italiennes, un nom gravé sur une plaque noire me causa une émotion violente. Pourquoi ?.... Je n'eusse pu le dire exactement ; mais une sorte d'intuition — cette seconde vue de l'âme — m'avertit que je touchais au nœud de ma destinée.

Sous mes yeux était tracée cette inscription funèbre :

Gaétan de Valjoie  
Maria-Félice de Valjoie  
1861  
*Requiescant in pace.*

Valjoie!... Ces deux syllabes furent pour moi un trait de lumière, mais que cette lumière restait pâle et incertaine ! Elle éclairait vaguement le labyrinthe dans lequel s'égarèrent mes suppositions, mais elle ne l'illuminait pas assez pour que je puisse en sortir.

Le souvenir le plus récent fut celui qui vint le premier. Je me rappelai le trouble produit peu de jours



auparavant par ce nom que j'avais jeté au hasard : Gaétan de Valjoie, j'en acquerrais la certitude, n'était pas un inconnu pour les Rinalfi.

Il ne l'était pas non plus pour moi. La différence d'âge qui nous séparait rendait sur ce point mes idées un peu confuses, mais je n'avais pas oublié le brillant sous-lieutenant dont l'uniforme excitait mon admiration enfantine. Pour porter cet uniforme, j'aurais donné tous mes plaisirs naifs, et pendant plusieurs années, mon enthousiasme revêtait l'apparence d'une vocation sérieuse; mon implacable ennemi, l'amour du *far-niente*, put seul me détourner de Saint-Cyr.

Celui qui à son insu avait rempli mes rêves d'adolescent comme la séduisante vision d'un monde auquel j'aspirais sans le connaître, n'était pas revenu au pays natal. Je croyais me rappeler qu'en 59, il avait trouvé une fin prématurée au sein de quelque victoire ou dans une ambulance étrangère : son sort m'ayant beaucoup moins préoccupé que son air martial et ses épaulettes, j'ignorais les circonstances exactes de sa mort.

Le marquis et la marquise de Valjoie devenaient extrêmement tristes dès qu'on évoquait le souvenir du jeune officier, et pour ne pas réveiller une douleur si légitime, on évitait naturellement d'y faire allusion.

D'après ces données un peu vagues, je comprenais à la rigueur que la tombe de Gaétan fût dans cette église italienne, mais deux points restaient obscurs et bouleversaient mes idées déjà si peu précises.

La date de la mort ne concordait pas avec celle que me suggérait ma mémoire; puis jamais je n'avais entendu dire que le fils du marquis de Valjoie se fût marié. Or cette Maria Felice qui portait son nom et reposait sous la même dalle que lui ne pouvait être que sa femme.

Et une pensée nouvelle, que je m'étonnai presque de n'avoir pas eue plus tôt, surgit dans le désordre de mon esprit : Gaétane ne devait être qu'à demi-italienne.

Le labyrinthe se compliquait, mais je tenais peut-être le fil conducteur.

Que m'importait tout ceci, direz-vous lecteur; avant de me juger curieux, laissez-moi finir cette simple histoire; vous vous prononcerez alors et j'aime à croire que je garderai vos sympathies.

En m'approchant de la villa, dont j'avais pris le chemin, je rencontrai Carlo qui semblait m'attendre.

Dès le début de nos relations, il y avait eu peu de cordialité entre nous; mais à la froideur polie des premiers jours succédait visiblement chez le jeune Italien une antipathie de plus en plus accentuée.

Ma situation devenait délicate, car enfin, mon frère était l'hôte des Rinalfi et ma belle-sœur, l'objet des plus gracieuses prévenances de la part de ces dames.

Je n'avais pas le droit d'être susceptible, et la sagesse de me tenir à l'écart me faisait défaut.

L'Italien vint droit à moi.

« Signor, je désirerais avoir une petite explication avec vous.

— Je suis prêt à vous satisfaire, monsieur. »

Nos regards se croisèrent et ce ne fut pas moi qui baissai le mien.

« Vous êtes venu apporter ici le trouble, reprit Carlo d'une voix âpre; cet état de choses ne peut durer... »

La surprise tempéra l'indignation qui me gagnait; puis dans le ton même du jeune Rinalfi et sous ses paroles mordantes perçait une douleur intime qui ôtait quelque chose à son insolence.

Je le savais d'ailleurs extrêmement emporté; au moindre choc, la *furia* bouillonnait dans ses veines.

« Je ne vous comprends pas, répondis-je avec tout le calme auquel je pus faire appel.

— Vous ne me comprenez pas?... Si je pouvais le croire!...

— Il me semble que lorsque je vous l'affirme... »

Le regard, qui interrogeait attentivement mes traits, prit une expression moins ardente.

« Quand même je vous croirais, le mal que vous avez fait n'en resterait pas moins irréparable... Vous avez brisé ma vie! »

Si j'eusse été de sang-froid, j'aurais sans doute saisi le sens de cette dernière phrase; mais l'effort que je m'imposais ne pouvait dompter la violence de mes sentiments. Pourtant, je réussis encore à me composer un extérieur tranquille.

« Vos paroles sont autant d'énigmes, signor Carlo; veuillez me les expliquer, si vous désirez que je vous réponde. »

Un sourire indescriptible contracta son brun visage.

« Vous ne m'entendez pas, signor Francese? Vous avez la mémoire courte... Avez-vous oublié déjà la tribune grillée et l'incident d'hier? »

Je commençai à comprendre... et ce ne fut plus seulement ma dignité qui se révolta sous l'outrage.

« Monsieur, fis-je — et ma colère vibrait dans ma voix — vous m'attendiez ici pour m'insulter, pour me provoquer grossièrement, moi l'hôte de votre mère. Un sentiment de reconnaissance que ne peut altérer votre conduite, m'interdit de vous répondre comme il conviendrait à un gentilhomme... je me retire. Vous ne me reverrez plus sous votre toit, et ce soir, mon frère saura que j'ai quitté Milan. »

Au lieu d'apaiser Carlo, ma décision fit déborder la coupe de sa fureur.

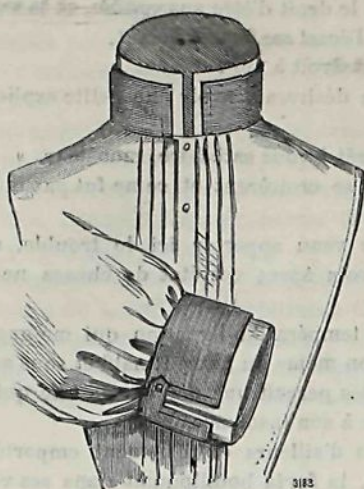
GEORGE DUVALLOU.

(La fin au prochain numéro.)

Explication de la Charade du 11 Octobre : Orage.







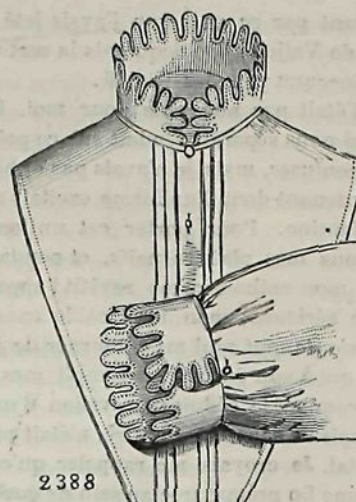
Col droit en toile écru.

## COSTUME

de

MESDEMOISELLES VIDAL

104, rue de Richelieu.



Col en toile blanche.

*Col droit en toile écru.*

Sa forme est haute et carrée, le contour dépassé par une bande en toile blanche. Le poignet de la manche est ouvert de côté et fermé par une patte boutonnée.

*Col en toile blanche.*

Le contour est dentelé et festonné en coton rouge. Une ligne de pois brodés en coton rouge suit, intérieurement, le contour des dents. Le poignet de la manche assorti; le côté qui croise dessous n'est point dentelé.

*Costume en beau lainage souple mordoré uni et brodé de pompons en chenille.*

Jupe en tissu pomponné, drapée, sur les côtés, de deux longues pointes-fichu en lainage uni, plissées devant, à la ceinture, de cinq plis couchés et relevés, près du pouf, par d'autres plis. Un pouf



Costume en beau lainage souple, mordoré uni et brodé de pompons en chenille.

enlevé et chiffonné, formant des dispositions de coques tombantes. Le corsage est tout à fait original; sa coupe nouvelle, inventée par mesdemoiselles Vidal, a grand succès et nos abonnées en ont la primeur. Ce corsage se lace sous le bras, à la couture, il dessine la taille avec une rare perfection; sa forme, qui rappelle le corsage *châtelaine* ou *Marguerite*, descend sous la taille en basque arrondie; devant, une ceinture-drapée en velours, part d'un chou en ruban et s'arrête sous un flot de coques. Un double devant en lainage uni forme comme une petite veste courte et fuyante; un côté reçoit des boutons, l'autre de fausses boutonnieres. Un col montant en velours, et à la manche une draperie pincée, ainsi que le bas de la manche, à la couture intérieure.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4490, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Polonaise, costume d'intérieur, page 2 (Album d'Octobre). — Confection, page 6 (Album d'Octobre).

DEUXIÈME CÔTÉ

Vêtement en sergé, 1<sup>re</sup> toilette (gravure n° 4488. — Pardessus de petite fille (gravure n° 4488).